Contes Algériens

La fille du Sultan



Texte
Rabah Kheddouci
Aïcha Bennour

Illustration
Abbas Ben Youcef

La fille du Sultan

Il était une fois un sultan et sa fille, Kenza. Ils vivaient dans un palais somptueux.

Un jour, le sultan était assis au pied d'un arbre, profitant comme à l'accoutumée de son ombre en contemplant la nature. Barbe blanche et longues moustaches, il était vêtu d'un burnous rouge et portait des chaussures de cuir superbement dorées. Son cou était paré d'une chaine et d'un anneau brillant comme un éclair au contact des rayons du soleil.

L'air préoccupé, la pensée errante, le sultan était complètement absorbé par le choix d'un mari pour sa fille, Kenza. Ce faisant, ses yeux suivaient un très beau papillon qui voletait çà et là devant lui. Le sultan avait l'air de lui demander secrètement conseil : Qui sera l'élu parmi le grand nombre de prétendants, tous possédant les qualités requises : la force, le cœur tendre et l'ingéniosité.

Le papillon poursuivit encore un instant son vol avant de disparaître du champ de vision du sultan. C'est à ce moment qu'une fantastique idée surgit dans sa tête : faire subir un examen à tous les aspirants à la conquête du petit cœur adoré de sa fille, qu'il ne pouvait laisser partir sans la certitude qu'elle serait entre de bonnes mains.

Le grand jour, le jour de l'examen, arriva.

Assis sur son trône, coiffé d'une très belle couronne, le menton dans le creux de la main gauche, le sultan observait avec minutie s'affairer les prétendants.



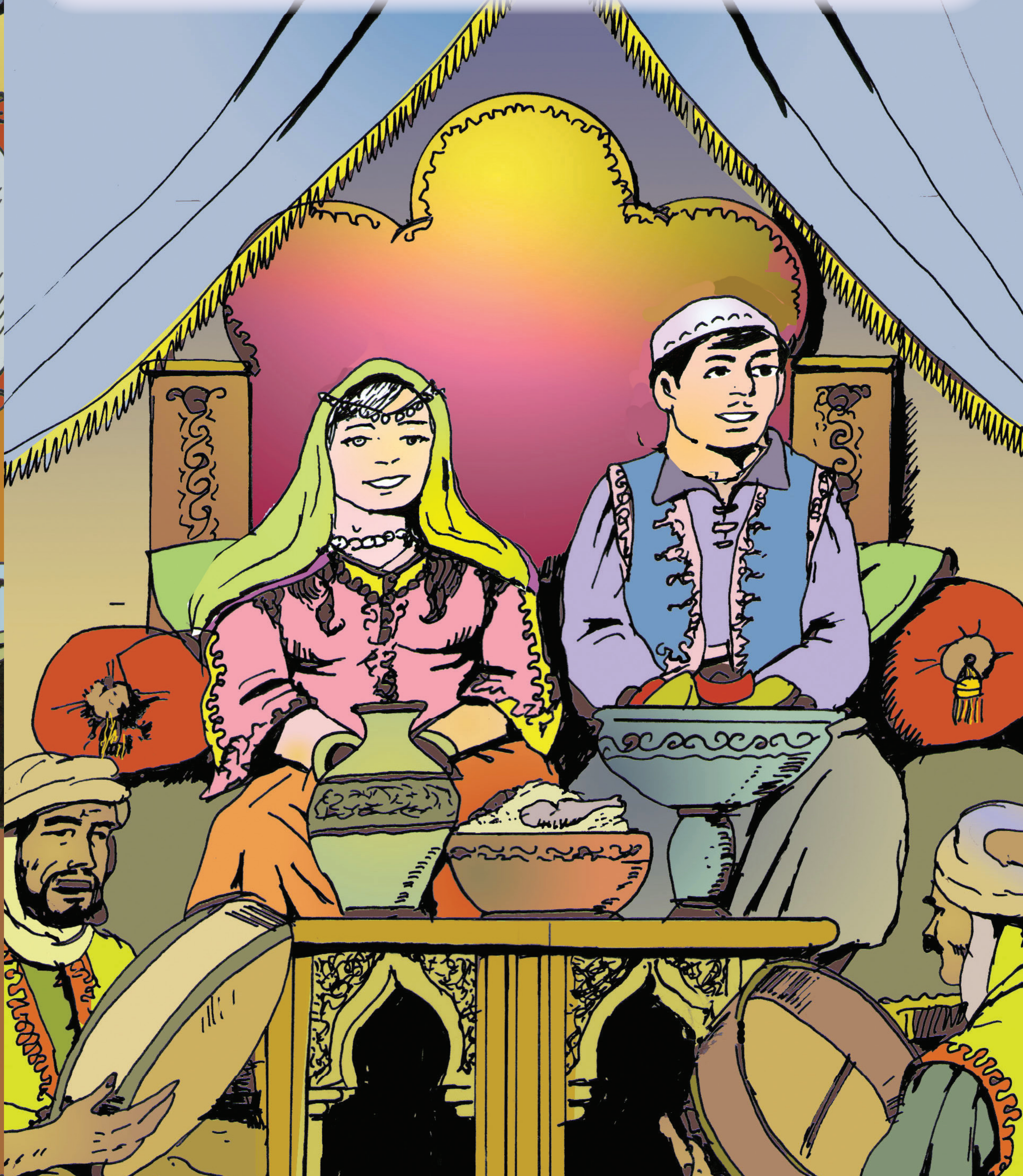
Son magnifique siège était une véritable pièce d'art traditionnel, héritée de ses ancêtres. Il était rayonnant dans sa tenue royale.

Dans un petit sac, il cachait un objet qu'il demanda aux nombreux candidats de deviner. Pour tous, la question était difficile ; et trouver la réponse dépassait l'entendement. Quelques-uns dirent



que c'étaient une pomme, d'autres, un serpent, et il en fut même qui crurent voir la tête d'un singe. Bref tout le monde échoua à cet examen.

C'est à ce moment-là que se présenta devant le sultan un jeune homme brun, habillé très modestement. Son sourire trahissait



chez lui une grande confiance et beaucoup de courage. Il était enveloppé dans un burnous attaché au cou, qui lui donnait une belle discrétion à sa prestance et à sa ligne.

A peine eut-il croisé son regard que la princesse fut subjuguée par sa beauté. Elle avait déjà peur de le perdre. Alors, de sa cachette derrière les rideaux, elle lui suggéra la réponse: elle tenait une très belle rose rouge à la main. Le jeune homme comprit, et n'hésita pas une seconde à donner la bonne réponse.

Le visage du sultan s'éclaira, soudain inondé de joie. Il félicita le jeune homme, et, comme prévu, lui accorda la main de sa fille.

La célébration du mariage fut grandiose. Durant plusieurs jours et plusieurs nuits, le peuple vécut dans la liesse et la joie.

Le matin d'un jour qui ne serait plus comme les autres, le jeune homme prit une autre forme, sa forme originale : celle d'une bête féroce. Il bâillonna la princesse puis l'emmena de force à la montagne. Là, il l'enferma dans une tour située en pleine forêt, la menaçant de la tuer si elle songeait à s'enfuir.

Sans nouvelles de sa fille, le sultan, triste et inquiet, ne sut que faire. Cette disparition était pour lui une douloureuse épreuve à laquelle il fallait trouver au plus vite une heureuse sortie.

Subitement une idée lui vint à l'esprit : il se rappela son pigeon blanc, symbole de paix et porteur de messages aux rois et princes à travers le pays. Il rédigea une lettre et l'accrocha à la patte gauche du pigeon et lui dit : « Ô ! Pigeon, messager de la paix, cette lettre est pour ma fille. Cherche-là partout ; ne remets cette lettre qu'à elle et ne reviens au palais qu'avec des nouvelles d'elle. »

Le pigeon prit aussitôt son envol. Il vola au-dessus des montagnes, des rivières, des palais, des villes et des villages, à la recherche de la belle princesse. Il affronta tous les périls et dangers : tornades, vents violents, pluies, averses.



Arrivé au-dessus d'une tour métallique et toujours habité par l'espoir fou de rencontrer la princesse, il se mit à planer longtemps dans le ciel. Et là il vit Kenza, qui avançait vers lui, l'air triste. De son côté, quand elle aperçut le pigeon, Kenza sentit que le moment de sa libération approchait.



Elle l'interpella : « Ô! Pigeon blanc du sultan ! Te souviens-tu de moi qui te nourrissais de grains ? Voudrais-tu te poser sur mes genoux avant le retour du monstre, celui qui m'a trompée naguère avec sa fausse beauté ? »

Le pigeon vint se poser sur les genoux de sa maîtresse, qui le serra dans ses bras. Aussitôt elle découvrit, accrochée à sa patte, la lettre de son père. En la lisant la princesse pleura à chaudes larmes.



Et sans tarder elle rédigea une lettre à son père où elle lui raconta tous les malheurs qu'elle subissait de la part du monstre.

Le pigeon s'envola sur le champ, emportant les nouvelles d'espoir au sultan. La joie du sultan de savoir que sa fille était encore vivante laissa vite place à l'inquiétude et à l'angoisse, sa fille étant toujours tenue prisonnière.

Le sultan demanda alors conseil à son intendant, cheikh El Modabbir – le sage. Le roi voulut envoyer son armée mais cheikh El Modabbir le lui déconseilla : cela mettrait la princesse en danger. Il lui proposa de faire appel à un groupe de cavaliers courageux et dignes de confiance, capables de défier la méchante bête et de délivrer la princesse.

Dans la région, il y avait une vieille femme dont les enfants étaient de valeureux cavaliers. Le sultan se déplaça jusqu'à sa demeure et lui raconta ce qui était arrivé à sa fille. Il lui promit monts et merveilles en échange de l'engagement de ses enfants à partir libérer la princesse. Après mûre réflexion la vieille demanda aux gardes du sultan de lui apporter de la laine et du fil de soie. On les lui apporta, et elle se mit à tisser puis à confectionner un habit scintillant.

A l'heure du retour de ses enfants, elle demanda au sultan de se cacher derrière la porte en bois pour ne pas être vu. En entrant, les sept cavaliers trouvèrent leur mère occupée. Sans s'apercevoir de la présence du sultan, par simple curiosité ils demandèrent pour qui l'habit était destiné. La mère répondit alors en souriant : « Il est pour le plus courageux d'entre vous. Pour celui qui exaucera mon vœu ; un vœu cher pour moi mais non sans risque pour lui. »

Tous les frères, sans exception, s'engagèrent à donner leur force et leur courage pour l'exaucer. La vieille exposa alors son vœu. Et le sultan, toujours caché comme convenu, reçut la bonne nouvelle avec grande émotion. Et n'ayant plus de raison de continuer à se cacher, il sortit de derrière la porte et dit : « Que Dieu soit loué !



J’ai trouvé les cavaliers courageux et dignes de confiance. Tout ce que vous avez à faire est de récupérer saine et sauve ma fille emprisonnée. Je vous promets en récompense richesse et grandeur ».

L’ainé, le sage de la fratrie, soucieux du bien-être de ses frères, les guida en suivant un pigeon voyageur à travers les buissons de la forêt. Après plusieurs jours de marche, du sommet de la montagne ils aperçurent vaguement un château couvert d’un épais brouillard que survolait une nuée de chauves-souris ; ils eurent l’impression d’apercevoir de funestes monstres, gardiens du temple.

La vue du château produisait une grande peur sur tout ce qui l’entourait, excepté sur les sept frères, qui ne pouvaient s’empêcher de s’en approcher.

A un moment donné, ils s’arrêtèrent pour mettre au point la stratégie qui leur permettrait de pénétrer dans le château et d’épier les allées et venues du méchant monstre.

A son retour, le soir, le monstre ouvrit les sept portes avec sept clés différentes. Le grand frère dit : « Apparemment c’est une véritable prison pour la malheureuse princesse. »

A minuit, les frères prirent d’assaut le château à l’aide de longs cordages. Pour descendre dans le patio ils durent se déplacer sans bruit afin de ne pas éveiller l’attention du monstre. Ils entendirent son ronflement semblable au bruit de cascades chutant d’une haute falaise.

Après avoir ouvert les portes une à une, ils empruntèrent l’escalier pour arriver à la chambre d’où leur parvenait le bruit du ronflement. Le monstre dormait en tenant dans sa main les tresses de cheveux de la princesse alors dans un état lamentable.





Le cavalier à l'avant-garde avança la main doucement pour libérer les cheveux de la princesse de la grande main poilue du monstre, ce qui la réveilla en sursaut. Il se dépêcha de la bâillonner avant qu'elle ne hurlât et ne réveillât la bête.

En la rassurant par un doux regard et un large sourire, et tout heureux de sa libération, l'ainé se joignit à ses frères et à la princesse qui soupirait de soulagement. Ensuite ils s'enfuirent vers la forêt où ils marquèrent une halte pour se reposer et dormir un instant.

Le réveil du monstre fut vraiment épouvantable. Quand il découvrit l'absence de sa captive il poussa un cri à réveiller les morts. Il se mit à la chercher dans tout le château ; il passa ensuite au crible toute la forêt. Devenu fou furieux, il appela la princesse, hurlant d'une voix qui faisait trembler la terre sous les pieds des sept frères qui s'enfuyaient au loin.

Craignant que le monstre ne les rattrapât, le plus jeune eut une idée : « On brûle cette forêt, dit-il, ainsi il périra dans les flammes. » Le frère ainé s'opposa à l'idée et dit : « Tu veux notre mort ? As-tu oublié que l'arbre possède aussi une vie ? Où est donc ton courage ? »

Au moment où il les rattrapa, les sept frères le prirent d'assaut, s'attaquant à lui avec courage, à mains nues et à l'épée. Ensuite ils le décapitèrent et le déchiquetèrent complètement. Ah ! Quelle joie fut la leur de battre un tel monstre lâche et abject, et de sortir indemnes d'une aventure si périlleuse !

Ils rentrèrent chez eux avec la princesse Kenza. A la vue de sa fille le sultan pleura de joie. Il fêta l'événement sans oublier sa promesse de récompenser les sept valeureux chevaliers.

Les chevaliers devaient dire chacun par quoi il voulait être récompensé. Ils demandèrent chacun au roi la main de sa fille, la princesse Kenza. Alors les frères, qui avaient combattu ensemble le monstre se mirent à se battre entre eux.

Mais heureusement leur conflit n’alla pas loin : la princesse ne tarda pas à déclarer sa préférence pour celui qui avait libéré sa tresse de cheveux de la main du monstre. Alors, elle dit : « La beauté de l’homme réside dans son savoir et sa bonté et non dans son corps ou sa fortune. »

